

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UN

ÉPISODE 1837.

(Suite et fin.)

Bonaventure Viger en était rendu à l'endroit le plus patriotique de son discours, lorsque tout-à-coup un nouveau personnage entra dans la salle. C'était un jeune *habitant* des environs de Boucherville, qui arrivait de Montréal, où il avait passé plusieurs jours. C'est le même que nous avons laissé au commencement de ce récit, engagé dans une conversation avec un vieillard, lors du départ des dragons de Montréal. Son arrivée causa une vive sensation; car sa figure semblait annoncer qu'il avait appris, pendant son voyage, quelque chose de désagréable. Tous attendaient qu'il prît la parole et, cependant, personne n'osait le questionner. Le silence était profond et lugubre. C'était l'heure des pressentiments.

III.

Il est temps de revenir aux dragons.

Ils battirent la campagne, durant toute une journée, et ne purent s'emparer que de Messieurs Démarais et Davignon. Après les avoir enfermés dans une voiture couverte, qu'ils avaient amenée de la ville pour l'occasion, ils se mirent en devoir d'escorter leurs prisonniers jusqu'à Montréal. Nous les rejoignons au moment où ils arrivaient à Longueuil. L'officier

commandant le détachement marchait en arrière de la fatale voiture, en compagnie d'un canadien, qui, dans le vil espoir de gagner une maigre récompense, trahissait ses concitoyens et les livrait à leurs ennemis. Écoutons leur conversation. C'est le traître qui parle. Il se sert de la langue anglaise pour que l'on ne soupçonne pas sa nationalité.

— Dites donc, M. l'officier, que vous a-t-il servi de mettre vos pistolets dans les fontes et de vous accabler, vous et vos chevaux, sous un si grand poids d'armes et de munitions? Me suis-je trompé quand je vous ai dit que les habitants étaient plus doux que des moutons? Ils se laissent prendre sans crier et sans se démener, tandis que leurs compatriotes assistent à leur capture, avec des yeux égarés, comme une bande d'imbéciles.

— Mon cher ami, répondit le militaire, je pense que nous n'avons pas mal fait de nous armer convenablement. Ils pouvaient arriver des éventualités dangereuses et compromettantes pour nous. Notre costume et nos armes ont au moins servi à intimider ces campagnards. Sans cela il aurait bien pu se faire que nous eussions éprouvé de grandes difficultés; car, enfin, quoique les *habitants* ne soient point braves, ils ont, au moins, le nombre de leur côté.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, qu'une violente décharge de mousqueterie vint jeter l'alarme et la confusion au milieu des dragons.

Le cheval qui trainait la voiture